

Walter B. HARRIS

LE MAROC DISPARU

ANECDOTES SUR LA VIE INTIME DE MOULAY HAFID,
DE MOULAY ABD EL-AZIZ ET DE RAISSOULI

TRADUIT DE L'ANGLAIS par Paul ODINOT,
avec une préface du GÉNÉRAL GOURAUD
et une introduction de M. MICHAUX-BELLAIRE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT IMPRIMEURS-ÉDITEURS
- 8, RUE GARANCIÈRE. 68

Tous droits réservés

1929

DU MÊME AUTEUR

Bruit du temps. (Épinal, 1909).

Apprendre à mourir (RENAISSANCE DU LIVRE, 1921).

Le Caïd Abdallah (RENAISSANCE DU LIVRE, 1923).

Le Monde marocain. (RIVIÈRE. 1926).

La Première communion d'Abd-el-Kader (FIGUIÈRE. 1927).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1929.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1
CHAP. I. - L'avènement de Moulay Hafid (Abd-el-Aziz).....	1
CHAP. II. - La vie à la cour marocaine	33
CHAP. III. - Le chemin de la décadence	63
CHAP. IV. - Le commencement de la fin.....	89
CHAP. V. - La liquidation du sultanat	115
CHAP. VI. - Le sultan chez lui	133
CHAP. VII. - Le sultan en France	151
CHAP. VIII. - Raisouli	167
CHAP. IX. - Les confréries religieuses. Saints. Charlatans. Prêcheurs	235
CHAP. X. - Évolution et chances d'avenir.....	259

PRÉFACE

Le vieux Maroc n'est plus guère connu aujourd'hui, et rares sont ceux qui, y ayant longtemps vécu bien avant le protectorat, peuvent comme M. Harris le faire revivre à nos yeux.

Le livre du capitaine Odinet fera connaître aux Français d'aujourd'hui, tel qu'il fut avant l'influence française, le pays où tant de colons et de voyageurs vivent maintenant tranquillement et même confortablement.

Le premier sentiment du lecteur, après avoir suivi les événements et goûté les anecdotes si amusantes et caractéristiques du Maroc disparu, sera certainement l'étonnement d'une si brusque et heureuse transformation d'un aussi vieil empire. Un grand chef français a su mettre de l'ordre où il n'y avait qu'arbitraire et gabegie et transformer un pays anarchique et divisé en un empire nouveau gardant ses anciennes coutumes, son caractère, son art propre, mais méthodiquement gouverné et, partant, prospère.

Que le maréchal Lyautey, par l'habileté de ses réformes, son génie, son prestige personnel, ait pu endiguer la révolution inévitable, et instaurer un gouvernement solide pour le plus grand bien-être du Maroc et le plus grand honneur de la France, voilà le plus merveilleux épilogue du Maroc disparu.

De faire cette constatation dans une préface n'enlève rien de la saveur du récit si habilement traduit par le capitaine Odinet, et fait mieux comprendre encore la richesse matérielle et morale qu'est pour la France le protectorat du Maroc.

GOURAUD.

Mon cher capitaine,

Vous avez bien voulu me communiquer votre traduction de *Marocco that Was*, « le Maroc disparu », par M. Walter B. Harris.

Je l'ai lue avec le plus grand plaisir et je vous suis très reconnaissant de m'avoir donné cette occasion de revoir un peu les années écoulées.

Venu au Maroc en 1884, j'ai vécu moi-même en effet cette période de son histoire qui se déroule entre 1887 et 1921, et j'ai vu, moi aussi, le vieux Maroc s'effondrer lentement, malgré les efforts héroïques de Moulay El Hassan pour maintenir, entre la pression de l'Europe et le fanatisme des tribus, un équilibre impossible. Il l'a maintenu cependant pendant toute sa vie, dans sa politique extérieure, en excitant les jalousies des puissances de façon à empêcher un accord; dans sa politique intérieure en opposant les tribus les unes aux autres et en promenant à travers le pays son parasol impérial. C'est par son propre mouvement qu'il a maintenu son autorité dans ce pays immobile, en occupant l'opinion des puissances et celle de son peuple et en arrivant à créer un désir général de statu quo.

La mélancolie, qui était une des caractéristiques du regard de Moulay El-Hassan et que Harris a si exactement notée, était sans doute causée par le sentiment secret de l'impossibilité de la tâche qu'il avait entreprise. Il se rendait compte qu'il laisserait après lui un héritage trop lourd et que tous ses habiles expédients ne pourraient plus après lui reculer l'heure des réalisations.

Il redoutait pour lui-même ces réalisations et ne voulait pas en être l'ouvrier; il a réussi à demeurer dans l'histoire de son pays le type idéal du dernier sultan du Maroc d'autrefois, qui, vu de loin, ne manquait pas d'une certaine grandeur.

Je dis vu de loin: en effet, derrière le somptueux décor de cette apparente grandeur, combien d'abus, d'exactions, de concussions et même de crimes.

Je suis très heureux de constater combien je suis d'accord en cela aussi avec Harris et que ni l'un ni l'autre. n'éprouvons une béate admiration pour ce que l'on est convenu d'appeler « le vieux Maroc ».

Que l'on conserve avec soin ses monuments et son pittoresque, mais, au nom du ciel, qu'on nous laisse tranquilles avec la poésie de ses institutions patriarcales. Ceux qui les ont vues de près savent à quoi s'en tenir; et que ce soi-disant culte du passé ne sert pas à autre chose qu'à dissimuler les regrets des faciles et honteux profits d'autrefois, avec toutes les intrigues du palais, toutes les trahisons et, pour le peuple, l'oppression et la misère.

Harris, lui aussi, se rend compte qu'il y a mieux à faire du Maroc qu'un hippodrome ou un cirque et que, de toute façon, si l'on tient absolument à conserver pour les badauds la représentation et la parade, il est indispensable de nettoyer à fond les écuries.

C'est une grande joie pour un lecteur français que de constater la belle et sympathique franchise avec laquelle un auteur anglais, connaissant bien le Maroc et l'aimant, reconnaît les progrès accomplis en si peu de temps par notre protectorat.

Sans doute, il y a beaucoup à faire encore, mais il faut, comme Harris, comme quelques autres encore qui deviennent rares et comme moi, avoir connu le Maroc d'il y a quarante ans, pour apprécier exactement l'oeuvre immense qui a été accomplie, non seulement au point de vue matériel, mais moralement et socialement.

En résumé *le Maroc disparu* est une charmante histoire des dernières années du Maroc d'autrefois, semée d'anecdotes vécues et délicieusement écrites, qui en rendent la lecture agréable et facile. C'est en même temps un plaisir et un enseignement. En effet, sous sa forme élégante et souple, Harris cache une profonde philosophie de l'histoire et une force d'observation et de critique qui s'expriment toujours sans amertume et avec la plus grande courtoisie, mais parfois non sans une certaine vigueur qui plaît, parce qu'elle dit bien ce qu'elle veut dire.

Vous avez donc bien fait, mon cher capitaine, de permettre aux lecteurs français ignorant l'anglais, de profiter de l'ouvrage de M. Harris: il apprendra beaucoup à ceux qui n'ont pas connu l'ancien Maroc, il rappellera bien des souvenirs à ceux qui l'ont connu et il plaira certainement à tous.

Ed. MICHAUX-BELLAIRE.

Salé, le 3 décembre 1927.

CHAPITRE PREMIER

L'AVÈNEMENT DE MOULAY HAFID

Ce fut en 1887 que je pénétrai pour la première fois à la cour marocaine, peu de mois après mon arrivée au Maroc, lorsque je fus invité par feu sir William Kirby Green à l'accompagner dans son ambassade près du sultan.

Moulay Hassan était alors à l'apogée de sa puissance. C'était un sultan « fort », passablement cruel et certainement capable. Son énergie ne faiblissait jamais; il maintenait l'ordre parmi les tribus anarchiques et il brisait les révoltes qui surgissaient sans répit en se transportant sans cesse à travers le pays, accompagné de la cohue de ses harkas (¹).

Il passa rarement six mois de suite dans une de ses capitales, et les Marocains disaient: « La tente impériale est toujours dressée ! ».

Le gros effort, l'énorme bagage que ces voyages nécessitaient est difficile à évaluer. Non seulement, le sultan était accompagné de ses nombreuses femmes, de tous les vizirs avec leurs familles et leur suite, mais il avait avec lui environ dix mille soldats et une nuée de serviteurs.

Un grand nombre de marchands indigènes se joignaient à cette multitude, car le commerce devenait actif dans les régions où la cour séjournait.

On peut se faire une idée des résultats obtenus dans les régions traversées, du fait que le vrai nom de ces expéditions est en arabe: « Harka » (l'incendie) (²).

Que les tribus soient en rébellion ouverte, seulement agitées, ou en paix, elles avaient à fournir la nourriture et le fourrage à cette immense horde, dont les ravages ressemblaient plus à ceux d'une nuée de sauterelles qu'à un passage d'êtres humains. Et non seulement tout ce qui pouvait être prélevé légalement était enlevé, mais les vizirs et l'entourage du sultan devaient recevoir des présents et de l'argent, tandis que chaque soldat et chaque traîneur du camp pillait pour son propre compte.

À l'annonce de l'arrivée d'une de ces expéditions impériales, les habitants, autant qu'ils le pouvaient ou qu'ils l'osaient, s'enfuyaient dans d'autres régions. Souvent le sultan traversait un pays désert, où l'on avait laissé seulement ce qu'il fallait au caïd pour approvisionner les coffres royaux.

Le Maroc est encore une contrée inconnue de nos jours. L'Europe ne prêtait guère attention à ce qui se passait à l'intérieur des limites de ce pays, et aussi longtemps que l'action du sultan ne souleva pas de conflits internationaux, il lui fut permis d'agir à sa guise.

La rivalité de la Grande-Bretagne et de la France était le trait caractéristique de la situation politique. D'autre part, de constantes et mesquines querelles survenaient entre les tribus de la côte septentrionale avec les Espagnols des Présidios.

Le Maroc vivait une vie à part.

¹ *Harka* : contingents levés par les sultans dans les tribus soumises pour combattre les tribus révoltées.

² Cette version est contestable : *Harka* vient de *haraka*, il a bougé, avec un k. Incendie se dit: *horriga*, avec un g. (Note du traducteur).

En fait, il était au bord de la Méditerranée, mais il aurait aussi bien pu être dans la Pacifique pour l'attention qu'on lui prêtait.

De temps en temps, les gouvernements européens envoyaient des missions spéciales au sultan dans l'une ou l'autre des capitales: gigantesques pique-niques au cours desquels les questions pendantes étaient (ou n'étaient pas) réglées; un traité commercial était peut-être discuté, une éternelle amitié était jurée entre deux peuples dont l'un avait de l'inimitié et l'autre de l'indifférence, car en ce temps, le sentiment le plus certain des Marocains pour les Européens et les Chrétiens était la haine.

La mission spéciale de sir William Kirby Green arriva à Mazagan par mer, transportée par un navire de guerre anglais, et de là se rendit par voie de terre à Marrakech, le sultan ayant, selon la coutume, envoyé au port de débarquement une escorte, des animaux de bât et des tentes. Si chancelant que fut à cette époque l'État marocain, la poigne solide de Moulay Hassan maintenait ferme l'édifice, qui présentait aux étrangers un aspect très digne, La mission britannique traversa des tribus parfaitement calmes et fut reçue avec les honneurs habituels et par des réjouissances qui paraissaient spontanées.

Les compliments coulaient aussi tumultueux que des torrents, aussi sonores dans leur débit et aussi bien présentés qu'ils étaient peu sincères.

Et puis ce fut l'arrivée, dans la poussière dorée de la lumière du soleil couchant, la procession dans les rues étroites, la foule des spectateurs, l'inextricable cohue des chevaux, des mules et des gens, et notre entrée dans le grand jardin d'oliviers et d'orangers qui entourait le pavillon de la Mamounia dans lequel la mission devait loger pendant son séjour à Marrakech.

La réception des envoyés étrangers par le sultan donnait lieu à une mise en scène magnifique; quelques années plus tard tout le protocole fut changé et les représentants des gouvernements d'Europe ne furent plus reçus comme des vassaux apportant leurs tributs. Mais, aussi longtemps que dura l'ancienne étiquette, la splendeur de la cérémonie était indiscutable. Certes, les représentants des grandes puissances pouvaient trouver qu'ils dérogeaient en restant tête nue au soleil devant le sultan abrité sous son parasol cramoisi, mais on ne pouvait nier que la scène fût pittoresque et d'une belle allure orientale.

La grande cour du palais, d'une surface de plusieurs arpents, où avait lieu la réception, était entourée de murs jaune serin, percés çà et là de portes en arceaux. À l'une des extrémités, par-dessus les murailles, apparaissaient les terrasses plates et les toits de tuiles vertes du palais; de l'autre côté, on voyait les cyprès et les oliviers de l'Aguedal, tandis que, très loin vers le Sud, magnifiques, superbes dans la lumière du matin, s'élevaient les pics roses de l'Atlas.

Il est difficile d'imaginer une mise en scène mieux adaptée à un spectacle plus grandiose.

La grande place était bordée de troupes noires mal équipées, quelques-uns des soldats ayant un uniforme, d'autres pas, d'autres encore avec des vêtements si déchirés qu'ils eussent été bien mieux sans habits du tout. D'autres enfin portaient de splendides costumes de couleur, certainement achetés et endossés pour la cérémonie. Le détail pouvait peut-être laisser à désirer, mais l'ensemble était un arc-en-ciel.

Dans le milieu de la place, le ministre anglais sur sa mule était entouré des hauts fonctionnaires de la cour revêtus de vêtements blancs, tandis qu'immédiatement derrière le petit groupe des Européens en uniforme, se trouvaient empilées les caisses de cadeaux envoyés par le gouvernement britannique à Sa Majesté chérifienne.

En fait, toute la cérémonie faisait penser à la réception des vassaux par leur seigneur et à la remise du tribut.

Une explosion de trompettes, et la grande porte verte du palais était tumultueusement ouverte, une foule pressée de courtisans coiffés de *rezzas* blanches d'où émergeait un fez cramoyé, surgissait. Une fanfare aiguë, clarinettes et tambours, éclatait. Bannières, porteurs de lances et de cannes suivaient, des palefreniers nègres conduisaient en main des chevaux sellés et caparaçonnés de soieries brillantes et de broderies d'or, qui piaffaient et hennissaient en s'ébrouant bruyamment.

Alors apparaissait le sultan, une majestueuse forme éburnéenne³ sur un cheval blanc au harnachement vert et or. Au-dessus de sa tête, on portait le grand parasol plat maghzien en velours rouge brodé d'or, tandis qu'à ses côtés, ses serviteurs agitaient de grands foulards de soie pour éloigner les mouches de sa sacrée personne.

Derrière lui venaient les vizirs, gentilshommes imposants, emmaillottés de légers vêtements blancs, et enfin les domestiques, les esclaves fermaient la marche.

Et quand passait la personne auguste du sultan une grande clameur s'élevait et la foule en se courbant criait: « Allah ibarek amer Sidi» (*Dieu bénisse la vie de notre Seigneur*).

Au moment où la procession s'approcha du groupe formé par l'ambassade anglaise, elle se partagea à droite et à gauche et le sultan s'avança accompagné seulement du chambellan, d'un ou deux serviteurs et des ministres. Les membres de la mission s'inclinèrent et saluèrent, et le *hagib* présenta le ministre à Sa Majesté qui lui souhaita la bienvenue.

Alors Sir William Kirby Green lut son discours et présenta ses lettres de créance, enveloppées d'étoffe de soie. Le sultan les prit, plaçant le pli de son manteau entre ses doigts sacrés et les papiers des infidèles.

La suite fut présentée et après quelques mots de bienvenue de la part du sultan, celui-ci tourna son cheval et se retira dans les arcanes de son palais au milieu des cris de son peuple, du grondement des canons et du bruit perçant de la musique indigène.

Il ne sera pas déplacé ici de donner un bref récit de la façon dont ce cérémonial fut aboli. J'étais en 1902 attaché à la mission spéciale de sir Arthur Nicolson, près du sultan Abd-el-Aziz, à Rabat. On songeait depuis quelque temps, dans les ambassades européennes, à remplacer la traditionnelle étiquette de la réception des représentants des puissances par un nouveau cérémonial.

Je fus envoyé à Rabat une semaine à l'avance pour faire comprendre au sultan la nécessité de ce changement.

J'étais à cette époque en termes très amicaux et très intimes avec Sa Majesté, et il m'était facile de lui exposer ce projet.

Moulay Abd-el-Aziz a toujours eu et a encore les sentiments d'un véritable gentilhomme, et il convint rapidement que les formes, les usages des réceptions à la cour étaient une dérogation au prestige d'un envoyé spécial du souverain et du gouvernement britanniques.

En même temps, il prétendait qu'il était extrêmement difficile d'introduire des changements radicaux dans l'étiquette de la cour sans créer un mécontentement dans le peuple et en tous cas sans courir le risque de nombreuses critiques.

Il hésita pendant quelques jours, mais la veille de l'arrivée de sir Arthur Nicolson, il m'autorisa à l'aviser que le vieux cérémonial ne tarderait pas à être supprimé et que la réception aurait lieu dans une salle du palais. Pour expliquer ce changement, on répandit dans

³ Qui a l'apparence, la consistance de l'ivoire. (Robert)

la ville le bruit que Sa Majesté était indisposée et incapable de supporter la fatigue d'une cérémonie en plein air.

En conséquence, la réception eut lieu dans une des chambres hautes du palais. Le jeune sultan était accroupi sur un sofa bleu pâle Louis XV, presque complètement enfoui dans ses vêtements largement étalés.

À ses côtés, se trouvaient son ministre des Affaires étrangères et les autres vizirs. Le chambellan introduisit le ministre anglais, qui lut un discours en anglais, la traduction étant faite par un interprète de la légation.

Le sultan chuchota sa réponse à l'oreille du ministre des Affaires étrangères qui la répéta à haute voix. La scène était intéressante et naturellement plus intime que le grand cérémonial de jadis, sans pour cela manquer de dignité.

L'audience se borna strictement à la réception, qui dura seulement quelque trois minutes, jusqu'à ce que le ministre et sa suite se retirassent.

Comme nous descendions l'escalier, je fus rappelé précipitamment en présence du sultan. Il avait rejeté l'ample voile blanc dans lequel il disparaissait et échangé son lourd turban (makhzen) pour un autre beaucoup plus léger.

Les vizirs et les courtisans étaient partis. M'invitant à me hâter, il me dit: « Montez avec moi sur le dossier du canapé, nous pourrons voir la mission sortir à cheval du palais » ; en même temps il grimpa sur son trône aux sculptures dorées et, en s'y tenant debout, il pouvait tout juste, en s'aidant de ses mains, arriver à hauteur d'une petite fenêtre percée dans le mur richement décoré de la salle. Suivant son exemple, je montai près de lui et nous attendîmes ensemble que le ministre et les membres de la mission, étant montés à cheval, quittassent le palais au milieu du fracas des coups de canon. Au temps de ma première visite à la cour, Si Ahmed Ben Moussa, plus connu sous le nom de Bou Ahmed ⁽⁴⁾, était la figure dominante parmi les fonctionnaires indigènes. Il occupait à cette époque la charge de chambellan, qui est dès plus importantes, car son attribuaire est en contact avec le sultan et peut lui parler librement. Il était indiscutablement dévoué aux intérêts du sultan et le servait fidèlement et bien ⁽⁵⁾.

Son père avait été un esclave du palais et il était lui-même de teint très foncé, et d'aspect repoussant. Ce n'était pas un homme d'une grande intelligence, mais il était cruel et d'une volonté indomptable.

Il n'avait aucune prétention à comprendre les intrigues des nations européennes et il n'avait pas d'idées préconçues en politique, sinon qu'il était anti-européen, plus par xénophobie d'ailleurs que par haine religieuse. Et plus tard même, quand il devint grand vizir sous Moulay Abd-el-Aziz, il abandonnait volontiers la discussion des questions de politique étrangère aux autres ministres, se réservant d'ailleurs la décision finale.

Le ministre des Affaires étrangères était Si Fadhoul Gharnit, un homme distingué, fin et intelligent qui vit encore ⁽⁶⁾.

⁴ Ou plutôt Ba' Ahmed.

⁵ Dans quelques années cette opinion pourra être discutée; des notables bien informés de Fez, mauvaises langues, racontent que Ba' Ahmed a empoisonné Moulay Hassan.

⁶ Mort le 28 mai 1926, très âgé; je l'ai connu personnellement, il habitait une splendide maison près de Bab Ftouh. Ses fils occupent des emplois dans le Makhzen. Il avait été le précepteur de Sidi Mohammed, père de Moulay Hassan.

Lorsque le gouvernement duquel il faisait partie tomba (et les chutes de ministères dans ce pays étaient aussi fréquentes que la chute des têtes), Si Fedhoul eut un trait de génie, il disparut dans la retraite, se faisant passer pour malade. Pendant plusieurs années, on supposa qu'il était paralysé. Mais un changement de ministère s'étant produit quelques années plus tard, il surgit à nouveau, non seulement guéri, mais plus jeune et plus actif que jamais.

Il est maintenant retiré des affaires politiques et vit à Fez. Sans aucun doute sa paralysie, feinte ou réelle, sauva, lui et les siens, sa fortune de la confiscation, et lui-même de la prison ou de la mort.

Si difficiles que fussent les fonctions du cabinet ministériel, si grandes ses responsabilités, du moins il n'était jamais importuné par une opposition, car lorsque les membres du gouvernement sortant survivaient, ce qui était rare, ils étaient toujours emprisonnés.

En 1893, Moulay Hassan se décida à visiter les régions désertiques où se trouve le Tafilalet, la grande oasis où sa dynastie avait pris naissance et où, avant de devenir famille régnante, elle avait toujours demeuré depuis que son fondateur, descendant du Prophète, s'y était installé. Quittant Fez en été, le sultan se dirigea vers le Sud, traversant l'Atlas en amont de Kasbah el Makhzen et descendit par le Haut Ziz.

Une telle expédition aurait exigé un système d'organisation dépassant de beaucoup les capacités des Marocains, si grandes que fussent leurs ressources.

Les vivres n'avaient pas été prévus et les régions désertiques ne pouvaient en fournir que très peu. L'eau était mauvaise, la chaleur très grande.

La marche de l'armée fut également retardée par la nécessité de pacifier les tribus qu'on traversait, et ce fut seulement aux approches de l'hiver que le sultan arriva au Tafilalet, suivi d'une armée affaiblie par la fièvre et avec des moyens de transports très diminués.

Moulay Hassan revint du Tafilalet en homme mort. Le mal intérieur dont il souffrait s'était aggravé du fait de la lourdeur de la tâche entreprise et parce qu'il ne pouvait obtenir le repos que son état de santé nécessitait, ni suivre le régime qui s'imposait.

Il demeura quelques mois dans la capitale du Sud, puis à la fin de septembre 1894 il partit pour réprimer une révolte au Tadla. C'est alors que, campé en plein pays ennemi, il mourut.

À cette époque la mort du sultan en de telles circonstances était un grand danger pour l'État.

C'était un monarque absolu et la disparition de son autorité laissait le pays sans chef jusqu'à ce que son successeur fût proclamé. Avec cela l'armée se trouvait en pays hostile. et la première annonce de la mort du sultan aurait eu pour conséquence l'attaque et le pillage du camp impérial.

Tant que le sultan vivait et était présent au milieu de ses troupes, son prestige suffisait à empêcher une attaque des tribus (bien que cela se fût produit une ou deux fois) et à tenir ses divers contingents comme un seul corps. Sa mort, dès qu'elle aurait été connue, aurait amené une rapide désorganisation et les troupes elles-mêmes n'auraient pas manqué de saisir cette occasion de piller et de tuer.

Il était donc nécessaire de tenir absolument secret le décès du sultan.

Il était mort dans une tente, elle-même entourée d'une muraille de toile, à l'intérieur de laquelle, sauf de très rares occasions, personne n'était admis à pénétrer. La nouvelle de cette mort n'était donc connue que des esclaves et du chambellan Ba Ahmed. L'ordre fut transmis que le sultan voulait se mettre en route à la pointe du jour et, avant l'aube, la litière impériale fut portée dans l'enceinte: le cadavre y fut placé, les portes fermées, les rideaux tirés. Aux premières lueurs du jour, le palanquin fut amené à l'extérieur, porté par de vigoureuses mules.

Les clairons sonnèrent, la fanfare joua et les courtisans courbés poussèrent d'une voix de stentor leur salut: « Dieu bénisse la vie de notre seigneur. »

Le cortège se forma et, entouré de bannières flottantes, le sultan mort continua sa route.

On couvrit ce jour-là une longue étape. La procession ne s'arrêta qu'une fois afin que le sultan pût déjeuner. La litière fut portée dans une tente installée sur le côté du chemin. Le repas fut apporté, introduit, puis enlevé; le thé avec tous ses accessoires fut servi; mais il ne fut permis à personne, sauf aux esclaves connaissant le secret, d'entrer dans la tente. Le chambellan resta avec le cadavre et au bout d'un certain temps, il sortit en disant que le sultan s'était reposé, avait mangé, et qu'il voulait continuer son voyage. Une fois de plus, le cortège s'ébranla.

Une autre longue étape fut faite pour atteindre l'emplacement du camp fixé pour la nuit.

Le chambellan dit que le sultan était fatigué et qu'il ne se rendrait pas pour traiter les affaires courantes dans la tente du conseil où il accordait d'habitude ses audiences. Les pièces à la signature furent apportées par le Hagib lui-même dans le camp impérial et elles en ressortirent en temps opportun revêtues du sceau chérifien; des réponses verbales furent faites à une foule de questions.

Puis l'on fit une nouvelle marche forcée, car l'armée était encore en pays ennemi. Mais la mort de Moulay Hassan ne pouvait être plus longtemps cachée. En effet, on était en été et le cadavre du sultan allait lui-même révéler son secret.

Ba'Ahmed annonça alors que Sa Majesté était morte deux jours auparavant, mais que, pendant ce délai, son jeune fils Moulay Abd-el-Aziz, choisi par son père, avait été proclamé à Rabat où les plus rapides coureurs avaient été envoyés au moment de la mort du souverain.

C'était un « fait accompli »⁽⁷⁾. L'armée était maintenant à l'abri d'une attaque des tribus et la nouvelle qu'un nouveau sultan régnait déjà, que la tranquillité existait partout, empêcha les troupes de se livrer à des mutineries. Beaucoup de soldats saisirent cette occasion pour désertter, mais cela était si fréquent qu'on n'y prêta même pas attention.

Deux jours plus tard, le corps du sultan décédé, maintenant dans un état de décomposition épouvantable, arrivait à Rabat.

Ce dut être un triste et horrifant cortège, si je m'en rapporte à la description que me fit Moulay Abd-el-Aziz. de l'arrivée précipitée de la litière balançant son horrible fardeau, après cinq jours de marche au cours de l'été. Les hommes de l'escorte, dont les visages étaient couverts de mouchoirs, semblaient défaillir, tandis que les mules elles-mêmes qui portaient le palanquin semblaient incommodées par l'horrible odeur et essayaient de temps en temps de s'échapper en brisant leurs brancards.

Selon la tradition, aucun cadavre ne peut pénétrer par les portes dans une ville marocaine et même pour le sultan aucune exception ne peut être faite⁽⁸⁾. Un trou fut percé dans le mur de la ville et c'est par ce chemin qu'on introduisit le cadavre jusqu'au palais où il fut inhumé; aussitôt après, la brèche fut refermée.

Bien qu'ayant été présenté à Moulay Hassan chaque fois que j'accompagnais des missions anglaises, je n'avais jamais eu de conversation personnelle avec lui. À cette époque, la cour était très fermée et la plus rigide étiquette était de règle.

⁷ En français dans le texte.

⁸ C'est une coutume, on prétend que si l'on y contrevient, les pires calamités surviennent.

Il n'était pas fanatique; il aurait été capable de desserrer les liens qui l'isolaient du monde, et il aurait été probablement heureux de le faire.

Il avait une apparence extrêmement belle; de teint foncé, il n'avait cependant aucune des particularités des hommes de sang noir, au contraire ses traits étaient réguliers et son allure parfaitement digne.

Ce qui frappait le plus en lui, c'était le sérieux et la tristesse de son expression.

Je le vis souvent pendant les dernières années de son règne, car il paraissait fréquemment en public et je fus toujours frappé par la mélancolie qu'exprimait son regard.

Et pourtant il paraissait posséder un sens très développé de l'humour et ne se privait pas de jouer à son entourage de la cour, des plaisanteries traditionnelles. C'est son fils, le sultan Abd el Aziz, qui me raconta l'incident suivant:

Le sultan avait coutume, au moment où le premier beurre de la saison est battu, de donner une fête ⁽⁹⁾ à ses courtisans et aux notables de la ville. Le premier beurre est pour les Marocains ce qu'est la première primevère pour nous.

Il est l'annonce du printemps, cette saison où règne l'abondance au Maroc, quand les troupeaux de brebis et de vaches mettent bas leurs petits et paissent sur les grasses prairies. Peu de temps après, l'été vient et l'herbe se dessèche, les vaches cessent d'allaiter et leur lait disparaît, les habitants sont alors obligés de vivre sur leur provision de beurre conservé qu'on appelle « smen » et ils sont gros consommateurs de beurre qu'ils utilisent pour leur cuisine ou qu'ils mangent avec du pain ⁽¹⁰⁾.

Aussi quand la première vache vèle et que commence la « saison du beurre », aucune fête n'est complète sans ce « mets royal » si apprécié.

Les poètes le chantent comme chez nous on chante le rossignol, non matériellement mais comme le symbole et l'annonce du renouveau de toutes choses, époque brève où tout produit, tout s'accroît et donne les promesses d'une abondante récolte.

Parmi les hôtes du sultan en de telles occasions, se trouvait un célèbre magister, personnage intelligent ⁽¹¹⁾ qui était chargé de l'éducation des fils du sultan. Il avait, en dehors de sa réputation de savant une autre caractéristique, sa grande avarice.

Quand le repas était fini et que les plats cuits à la vapeur ⁽¹²⁾, ou ce qui en restait, étaient enlevés, on laissait encore de grands plats de beurre, le tout premier de la saison, dur et façonné en grosses mottes.

Le savant précepteur exposait, alors qu'il était vraiment regrettable de voir une si bonne chère mangée par des esclaves et, sur-le-champ, il déchirait un morceau de sa fine rezza ⁽¹³⁾, y enveloppait un gros morceau de beurre et remplaçait le tout dans la couronne de son fez pointu qui était comme la base de l'édifice surmontant sa tête ⁽¹⁴⁾. Un esclave le raconta à Moulay

⁹ Cela s'appelle une *nzaha*, et tous les Marocains font au printemps une *nzaha* dans leur ferme (*azlb*) ou dans un jardin que le propriétaire prête à qui le demande.

¹⁰ On ne peut pas dire sur leur pain; en effet, le Marocain ayant cassé un petit morceau de pain le frotte sur la motte de beurre, sans jamais faire ce que nous appelons une tartine.

¹¹ Alem, savant religieux, pluriel *ulema*.

¹² Ce sont les *tajines*.

¹³ Turban.

¹⁴ À la cour du sultan les fonctionnaires portent un turban garni d'une bande de voile blanc ayant

Hassan qui résolut de s'amuser aux dépens du professeur de ses fils. Il entra dans la grande salle où étaient rassemblés ses hôtes et leur souhaita la bienvenue en leur adressant à tous quelques compliments.

Quand vint le tour du savant, le sultan le félicita de ses vastes connaissances, ajoutant : « Celui-ci doit être particulièrement honoré. Apportez l'eau de rose et le brûle-parfum. ».

C'est la coutume dans les fêtes marocaines d'asperger les hôtes avec de l'eau de rose ou de fleur d'oranger et de parfumer leurs robes avec de l'encens ⁽¹⁵⁾.

Alors les vases d'argent à long col et le réchaud de cuivre furent apportés.

De ce derniers s'élevait un nuage parfumé par le bois de santal posé sur des charbons ardents. Le précepteur ayant été arrosé conformément à la caïda ⁽¹⁶⁾, le brûle-parfum fut placé devant lui. Relevant ses vastes manches, les esclaves placèrent l'encensoir au-dessous d'elles pour permettre à la fumée d'imprégner les immenses vêtements. Puis tirant le capuchon du burnous, ils commencèrent à parfumer le turban. Mais ils tinrent si fermement les vêtements qu'au lieu de durer une demi-minute, comme d'habitude, la cérémonie se prolongea très longtemps. Au début, c'était seulement la fumée délicieuse du santal qui parfumait le nez et les yeux du savant; mais bientôt l'odeur changea, car le beurre, caché dans le turban, commença à fondre sous l'action de la chaleur du réchaud et se mit à couler sur les charbons, répandant une forte et désagréable odeur de cuisine.

En très peu de temps, les gouttes se transformèrent en ruisseau et bientôt la salle entière fut pleine de la fumée du beurre brûlé tandis que le vieux professeur présentait le plus lamentable aspect, à demi aveuglé, étouffé et dégouttant de graisse.

Avant qu'il fût lavé et nettoyé, le sultan était parti.

Moulay Abd el Aziz avait environ douze ou treize ans au moment de son avènement (1894).

Il était un des plus jeunes fils du sultan. En effet, la succession au trône du Maroc n'a pas lieu par ordre de primogéniture. Il n'est pas rare que ce soit un frère du sultan qui lui succède ⁽¹⁷⁾ ou parfois même un parent plus éloigné.

La royauté est en principe héréditaire, mais en fait, c'est presque toujours le sultan qui désigné son successeur.

Le fait d'être d'origine chérifienne, c'est-à-dire de descendre du prophète Mohammed, est considéré comme plus important que la parenté avec le sultan qu'on veut remplacer.

Après l'abdication de Moulay Hafid en 1912, son demi-frère Moulay Youssef fut choisi ⁽¹⁸⁾ pour régner et accepté sans hésitation. Ce choix a été amplement justifié par la dignité et le tact constant dont ce souverain a toujours fait preuve dans les circonstances les plus difficiles.

parfois vingt ou trente mètres de long; Le fez est pointu et émerge de cet enroulement. Mon voisin à Fez, un chérif Drissi, porte une rezza ayant plus de cinquante mètres de long qu'il ne renouvelle qu'une fois par an et qu'il partage alors en petits morceaux distribués aux fidèles désireux de posséder une parcelle de la baraka de Moulay Idriss.

¹⁵ Ou plutôt du bois parfumé qu'on appelle bois de Gomari (ville ancienne d'Arabie).

¹⁶ Coutume.

¹⁷ Ainsi Sidi Mohammed, proclamé en 1927, est le troisième fils de Moulay Youssef.

¹⁸ (Chosen) entre parenthèses dans le texte.

La mère de Moulay Abd-el-Aziz était une dame turque, amenée de Constantinople au Maroc (¹⁹). On dit que ce fut une femme d'une grande intelligence et d'une grande force de caractère. Elle fut sûrement une mère dévouée.

On ajoute même qu'elle joua un rôle politique dans le pays et qu'elle conseillait son mari dans les affaires de l'État. En tout cas, il est clair qu'elle dut être une remarquable personnalité du fait qu'elle sut, au milieu d'une foule de rivaux, maintenir son influence sur le sultan jusqu'à sa mort et assurer ainsi l'avènement de son fils. Sa grande amie et compagne dans le harem était une autre dame turque, la mère du sultan régnant Moulay Youssef (²⁰). Il est curieux de remarquer que ces deux étrangères en pays étranger devinrent toutes deux mères de sultans. Il était bien naturel que l'avènement d'un prince mineur soulevât quelques intrigues à la cour.

Il y avait deux grands partis au palais, le parti de Ba Ahmed, le puissant *hagib*, l'autre celui du grand vizir et du ministre de la Guerre. Ces deux hauts fonctionnaires appartenaient à l'aristocratie et grande famille des Ouled Jamaï et se nommaient respectivement Hadj El Maati et Si Mohammed Sghir.

Or, Ba Ahmed était le fils d'un esclave nègre et par conséquent ne pouvait s'appuyer sur aucune tribu ou famille influente.

Ses rivaux au contraire étaient des aristocrates de Fez, de haute naissance, et soutenus par la population influente des villes.

Ils appartenaient à ce qu'on appelle au Maroc une famille « maghzen », ce qui signifie que les membres de cette famille ont tenu dans le passé de hautes fonctions gouvernementales et, de ce fait, ont des prétentions à les obtenir toujours.

Il était évident qu'une jalousie devait exister entre les deux factions.

La position de *hagib* donnait à Ba'Ahmed la faculté d'approcher constamment du souverain qui, en raison de son extrême jeunesse, était peu en contact avec les vizirs. Sans doute, Ba Ahmed pouvait également compter sur l'appui de la mère du sultan. Il avait été le constant et fidèle serviteur de son mari, et avait exécuté sa volonté en faisant proclamer son fils.

Son propre sort dépendait du maintien du statu quo et sans aucun doute la mère de Moulay Abd-el-Aziz et Ba'Ahmed poursuivaient le même but.

Aussitôt que le nouveau gouvernement fut suffisamment organisé pour que Moulay Abd-el-Aziz put voyager, la cour quitta Rabat pour Fez, la vraie capitale du pays. Nul sultan ne pouvait être assuré du trône tant qu'il n'avait pas reçu l'agrément des religieux et aristocratiques Fasis (²¹) et installé sa résidence dans leur ville.

Fez est en effet le centre religieux et universitaire et aussi celui de l'intrigue, et l'influence de sa population sur les tribus est très grande.

Il était donc indispensable que le jeune sultan se rendît à Fez aussitôt que possible, Son voyage à travers les tribus de Meknès fut un véritable succès.

Il fut bien reçu partout et à son arrivée dans la vieille cité que bâtit Moulay Ismaël au temps de Louis XIV, la population lui fit une ovation. Meknès est seulement à trente-deux milles de Fez et il ne restait plus que cette étape à accomplir.

Ba'Ahmed jugea tout-à-fait clairement la situation. Il pensa qu'une fois à Fez son influence ne pourrait que décroître. Alors que ses rivaux pouvaient compter non seulement sur la

¹⁹ Lalla Reika.

²⁰ Mort le 17 novembre 1927.

population de la ville, mais encore sur les parents du sultan habitant la capitale, lui n'était qu'un parvenu pour les Fasis, et ceux-ci n'auraient pas de repos qu'ils n'eussent amené sa chute, et seraient sans pitié pour lui s'il tombait. C'était pour Ba'Ahmed le moment des décisions énergiques.

Rien ne pouvait faire prévoir l'orage. Les frères Jamaï attendaient sans doute leur arrivée à Fez pour entreprendre des intrigues plus actives et Ba'Ahmed lui-même était courtois envers les influents ministres.

Quelques jours après l'arrivée à Mekhnès, l'habituel conseil du matin fut tenu. El Hadj Maati, le grand vizir, entouré de sa suite en robes blanches, entra dans la cour du palais au milieu des courbettes des serviteurs et salué par les troupes. Il fut aussitôt mandé en présence du sultan.

Moulay Abd-el-Aziz était seul avec Ba'Ahmed quand El Hadj Maati entra, s'inclina et attendit que le sultan lui donnât la parole. D'un ton plutôt froid Moulay Abd-el-Aziz lui posa une question. La réponse d'El Hadj Maati ne fut pas trouvée satisfaisante et Ba'Ahmed se mit à débiter une kyrielle de reproches contre le grand vizir, l'accusant de déloyauté, d'avarice, d'exactions et de crimes politiques.

Brusquement, il supplia le sultan de le faire arrêter, Moulay Abd-el-Aziz inclina la tête en signe d'assentiment.

Quelques instants après, un homme lamentable, pleurant sous les moqueries et les rires, était traîné sur la place du palais au milieu de la foule qui, quelques instants auparavant, s'inclinait devant lui jusqu'au sol. Ses habits étaient déchirés, car les soldats étaient grossiers, et son turban était tout de travers. Quand il passa la poterne, traîné par les soldats, la sentinelle lui enleva sa blanche et splendide rezza et, la plaçant sur sa tête, posa sa crasseuse chéchia sur la tête du grand vizir. Un éclat de rire salua le geste.

Le frère du ministre, Si Mohamed Sghir, n'avait pas encore quitté sa maison. Il fut arrêté sur son propre seuil; il n'essaya pas de résister et se laissa conduire en prison.

La suite de cette aventure est peut-être la plus noire page du règne d'Abd-el-Aziz.

Les ex-ministres furent envoyés en prison à Tetouan, et mis aux fers, enchaînés dans un donjon. Dix ans plus tard, et combien long dut paraître ce temps à El Hadj Maati, il mourut. Le gouverneur de Tetouan n'osait pas enterrer le corps, parce qu'il avait peur d'être accusé d'avoir laissé évader le prisonnier. Il écrivit à la cour pour obtenir des instructions. C'était l'été et le donjon était chaud. La réponse ne pouvait venir avant onze jours et, pendant tout ce temps, Si Mohamed Sghir resta enchaîné auprès de son frère mort.

Il n'en mourut pas et en 1908, après quatorze ans de captivité, on relâcha un homme brisé, sans espoir, ruiné; tout ce qu'il avait possédé avait été confisqué. Ses femmes et ses enfants étaient morts de misère et de chagrin. Il sortait de prison presque aveugle et estropié par les fers qu'il avait portés. En ses jours de puissance, il avait été cruel, c'est certain, mais de quel prix n'avait-il pas payé ses fautes !

Il s'installa à Tanger où je le vis presque chaque jour. Il était réduit à la plus extrême pauvreté, mais tous ses amis l'aidèrent et d'ailleurs il demandait si peu !

Une vieille femme esclave de la famille, qui avait survécu dans quelque retraite, était venue le retrouver et passait son temps à masser ses poignets et ses chevilles meurtries. Enfin il mourut.

²¹ Habitants de Fez.

Deux jours avant sa mort, je le vis pour la dernière fois. Il était évident qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. Je restai longtemps près de lui et quand je me levai pour partir, il me dit : « Écoutez-moi; quand on aura lavé mon corps, veillez à ce qu'on remette sur mes membres mes fers et mes chaînes. Je désire me présenter devant mon Dieu dans l'état où je vécus quatorze années afin de pouvoir lui demander la justice que mon sultan m'a refusée et afin d'obtenir que sa miséricorde m'ouvre les portes du Paradis. »

Il était impossible de replacer les fers et les entraves. Mais je crois que l'on cousit un maillon de sa chaîne sur son linceul. Et avec le plus cruel cynisme on lui fit des funérailles militaires officielles suivies par tous les hauts fonctionnaires de l'endroit, car, après tout, n'avait-il pas été « ministre de la Guerre » ?

Sir Ernest Satow représentait la Grande-Bretagne au temps de l'avènement de Moulay Abd-el-Aziz. En apprenant la mort de Moulay Hassan dont la nouvelle lui avait été envoyée avec une incroyable rapidité par le caïd Mac Lean qui accompagnait alors l'armée, sir Ernest me fit dire qu'il se proposait d'envoyer à Fez un émissaire de confiance pour une mission qui pouvait présenter des difficultés et qui serait probablement dangereuse, car des troubles ne manqueraient pas de naître un peu partout dès que la nouvelle de la mort du sultan serait publiée.

Naturellement, je me proposai pour cette entreprise et mon offre fut acceptée. Le même jour, à minuit, je me mis en route accompagné d'un de mes « sahebs »⁽²²⁾, comme moi bien armé et bien monté.

Je ne suis pas partisan de porter des armes dans ces régions du Maroc, et rarement j'en ai porté, mais le cas était spécial et l'on pouvait rencontrer des bandes de maraudeurs.

J'étais habillé comme les montagnards du pays et j'avais la tête rasée, sauf une longue mèche⁽²³⁾ que, selon la coutume marocaine, je portais à cette époque de ma vie; j'avais les jambes nues et les pieds chaussés de savates jaunes⁽²⁴⁾.

Un rugueux manteau de laine brune⁽²⁵⁾ couvrait mon léger vêtement.

Je ressemblais à n'en pas douter à un brigand et quant à mon compagnon, c'en était un pour de bon. Heureusement, j'avais de bons chevaux dans mon écurie et nous choisîmes les deux plus capables de supporter la fatigue. Il était en effet nécessaire de partir au plus vite et de voyager rapidement afin de devancer si possible la nouvelle de la mort de sultan qui n'était pas encore répandue dans la ville de Tanger.

Je ne pouvais pas prendre la route directe de Fez, car ma mission comportait la visite de plusieurs chorfas⁽²⁶⁾ influents desquels j'étais personnellement connu, et que je devais exhorter à user de leur influence pour maintenir la paix et le bon ordre.

²² J'emploie ce mot parce qu'il n'y a pas de mot pour traduire ce qu'est au Maroc le compagnon, qui n'est ni ami ni domestique, surtout parce qu'il est employé indifféremment par celui qui accompagne et l'accompagné.

²³ La *guern* ou la *guettaïa*; la *guettaïa* est la touffe de cheveux non tressée; la *guern* est caractéristique du Djebli, c'est une mèche de cheveux tressée que portent surtout les enfants, mais que souvent les hommes mûrs conservent. Rarement on voit un homme du Djebel porter la touffe dite *guettaïa*.

²⁴ Le mot babouche n'est pas employé: on dit *belgha* pour les hommes, *serbil* ou *reia* pour les femmes ou encore *nechaia*.

²⁵ La *jellaba* du nord du Maroc est généralement noire ou grise; les manches en sont courtes, le capuchon très grand; elle est courte.

Nous étions au milieu de l'été, époque où le soleil se lève de bonne heure, mais avant l'aube, nous avons atteint Arzilla qui est à 26 milles de Tanger.

Là, je déjeunai avec un chérif d'Atrish, ami du fameux Raisouli et lui-même homme d'un grand renom. Il promit d'user de tout son pouvoir pour maintenir les tribus tranquilles.

Après un court repos, je quittai la ville et, à la nuit, j'arrivai à El Ksar ayant couvert, par la route suivie, plus de 60 milles.

D'El Ksar à Ouezzan, il fallait compter huit heures à cheval, et j'atteignis cette ville sainte de bonne heure dans l'après-midi du lendemain.

Je fus reçu on ne peut mieux par les très influents chorfas qui habitent cette petite cité montagnarde, si rarement visitée par les Européens parce qu'elle est une terre sacrée. C'était un jour de fête mais, malgré cela, les chorfas se mirent aussitôt à l'oeuvre et expédièrent de nombreuses lettres pour que la tranquillité régnât dans les tribus.

Cette occupation me retint à Ouezzan jusqu'au milieu du jour suivant, puis je me remis en route encore une fois, et j'atteignis cette nuit-là Mazeria ⁽²⁷⁾, village situé sur une colline qui domine la vallée du Sebou.

Nous y dormîmes, pour repartir avant le lever du soleil. Là il était certain qu'on connaissait la nouvelle de la mort du sultan, car toute la nuit on entendit çà et là des fusillades désordonnées, inexplicables, et à la première lueur du matin nous vîmes des groupes de cavaliers dans le fond de la vallée.

Un règlement général de vieux comptes avait commencé, accompagné d'un pillage en règle.

Évitant autant que possible les lieux où l'on se battait, nous continuâmes notre randonnée, mon compagnon et moi. La situation était peu réjouissante et j'oubliais que l'on pouvait nous prendre nous-mêmes pour des brigands; mais lorsque tout à coup, nous arrivâmes en vue d'une longue file de chameaux chargés, les cinq ou six conducteurs qui accompagnaient la caravane prirent leurs jambes à leur cou et songèrent à mettre leur vie en sûreté. Nous les rassurâmes aussitôt et nous poussâmes plus loin.

Le quatrième jour après notre départ de Tanger, nous arrivâmes à Fez, ayant couvert, avec les détours, 190 à 200 milles.

Les chevaux étaient fatigués, mais pas fourbus.

A midi, je présentai les dépêches du ministre britannique et mon message verbal à un conseil des autorités locales siégeant dans la maison de l'amin ⁽²⁸⁾ El Hadj Abdessalem el Mokri⁽²⁹⁾, peut-être le plus intelligent et le plus capable des hommes d'état marocains d'aujourd'hui.

Je demurai à Fez plusieurs semaines. Cependant Moulay Abd-el-Aziz avait atteint Mekhnès où j'arrivai au moment de l'arrestation du grand vizir et du ministre de la Guerre ⁽³⁰⁾ et de là, je revins à Fez avec le jeune sultan.

²⁶ Pluriel de *chérif*, descendant du prophète.

²⁷ Mazeria Azib ou ferme des Chorfas d'Ouezzan. Les chorfas possèdent dans tout le Gharb un grand nombre de propriétés qui leur furent concédées jadis par le sultan et où ils avaient droit de basse et haute justice, et où ils percevaient l'impôt.

²⁸ Amin: fonctionnaire chargé de gérer les finances du sultan.

²⁹ La famille des Mokra est une des plus importantes du Maroc. Ses représentants occupent les plus hautes situations, vizirs, pachas, mothasseb, etc...

Je me suis toujours souvenu de ces journées avec un grand plaisir; j'avais été chargé d'une mission délicate et j'étais mêlé aux affaires du pays; avec cela, je recevais l'hospitalité si réputée de la famille des Mokra dans leur grande maison, une des plus belles de Fez avec ses jardins en terrasses et ses innombrables fontaines.

Il fallait avoir de l'audace en ce temps pour héberger un « chrétien » et je pense que ce fut la première fois qu'on vit un Européen reçu et bien accueilli dans une des plus grandes maisons de Fez.

Je portais le costume du pays et j'étais naturellement arrivé sans changer de chemise, mais tous mes désirs furent amplement satisfaits par les garde-robes bien fournies de mes hôtes, car je vivais avec les fils de la famille et j'étais traité comme eux.

Ma mission fut un succès. Le 14 juillet, sir Ernest Satow m'écrivit pour me permettre de retourner à Tanger connue je l'avais demandé. Sa lettre est en ce moment sous mes yeux : « Le ministre des Affaires étrangères m'a chaudement approuvé de vous avoir envoyé à Fez et je ne serai pas oublieux du service que vous avez rendu en cette occasion.

« J'ai envoyé copie de la plus grande partie de votre long rapport (que j'ai recopié moi-même) à Sanderson, et lord Kimberley l'a lu avec le plus grand intérêt.

« Je veux seulement ajouter combien je me sens moi-même obligé encore envers vous qui avez entrepris cette importance, et selon toute évidence, périlleuse mission. Mais j'avais compris que vous étiez l'homme de cette tâche.

« Mille remerciements pour tout ce que vous avez fait. Le succès a été parfait. ». Ma mission avait duré de longues semaines et exigé le parcours de plusieurs centaines de milles en plein été, sans commodités et au milieu du danger. Le gouvernement britannique me paya de mes services par un chèque de cent livres sterling. Je ne me plains pas et je ne me plains pas aujourd'hui, car il était si peu habituel de rémunérer ces services non officiels que cela me parut presque extravagant.

En une seule autre occasion, pendant toute ma carrière au Maroc, je fus payé de mes frais pour les tâches entreprises à la requête des autorités britanniques.

Je ne me suis jamais rendu compte de l'importance des travaux que j'ai effectués jusqu'à ce que, écrivant ce livre, je me suis mis à dépouiller la volumineuse correspondance qu'une succession de ministres britanniques m'adressèrent et qui semble remuer toutes les questions possibles se rapportant au Maroc.

J'ai cité la lettre de sir Ernest Satow non par simple désir de vanter l'utilité de ce que j'ai fait, mais parce qu'elle représente une des très rares marques d'approbation et d'encouragement que j'aie reçues de source officielle ou plutôt, dois-je dire plus exactement, parce qu'elle est la seule dans laquelle on reconnaisse ce que j'ai fait.

Ce fut seulement bien des années plus tard que je sus, qu'à partir du moment où sir Ernest Satow quitta le Maroc, et pendant longtemps ensuite, ce que je faisais était communiqué dans les dépêches officielles sans que mon nom fût cité et sous la forme de : « Je crois que ou je suis informé que... »,

Il n'est pas utile d'insister plus longtemps sur mon cas particulier, mais j'avoue qu'il me parut un peu choquant d'apprendre longtemps après que la masse de renseignements que j'obtenais grâce à mes relations personnelles avec les tribus, ou grâce à des voyages entrepris à

³⁰ A ce moment fut aussi emprisonné Moulay Mhammed, frère du sultan Abd-el-Aziz, etc...

l'instigation des autorités britanniques - et toujours à mes frais - ont été envoyés sans que l'origine en soit citée, et sans références.

J'ai cité la lettre de sir Ernest Satow, je veux donner deux ou trois citations, prises dans celles de ses successeurs.

- Je vous demande surtout de rechercher et de me faire connaître les renseignements suivants...

- Il serait très intéressant, puisque vous êtes dans cette région, d'aller un peu plus loin et visiter...

- Je vous demanderai de faire saisir au sultan l'importance de...,

- Je désire que vous reveniez le plus tôt possible, car je veux vous interroger au sujet de...

- Vous êtes le seul qui connaissiez les tribus et ce qui s'est passé par ici. Pourrez-vous en conséquence revenir ...

- J'espère que vous ferez votre possible pour ne pas rester longtemps absent, je désire vous consulter...

- Je vous prie de donner clairement à entendre au sultan que nous ne voulons pas... etc... etc...»

C'est là quelques extraits de ce qu'on m'écrivait; les demandes et les instructions verbales étaient naturellement bien plus fréquentes. Je suis heureux d'avoir pu me rendre utile et je n'hésiterais pas à faire encore ce que j'ai fait jadis, mais c'est une mauvaise politique de priver un homme non revêtu d'une charge officielle et qu'on ne paie pas, de quelques miettes de considération. Certes on peut engager des jeunes gens aventureux à vivre la vie que j'ai vécue, mais il est nécessaire de les aider et il ne faut pas toujours les laisser sans récompense.

Il est contraire à la nature qu'un homme soit absolument désintéressé quand il s'agit du succès d'une entreprise, et c'est le décourager que ne pas reconnaître ses services, surtout quand ils reposent sur une vie de voyages et d'études, et vous donnent le moyen de vous faire des amis chez un peuple aussi farouche que le peuple marocain.

D'ailleurs, dans toute autre branche de l'activité humaine autre que la diplomatie, on trouverait inadmissible de faire travailler quelqu'un sans le rétribuer.

Depuis 1912, quand fut instauré le protectorat de la France et même avant cette date, depuis l'époque où l'Angleterre abandonna toutes visées politiques au Maroc autrement que pour soutenir la France, mes informations devinrent plus nécessaires aux autorités amies et alliées qu'aux nôtres mêmes.

Je fus invité à accompagner plus d'une mission française et j'ai été en maintes occasions consulté sur des questions très confidentielles non seulement par le ministre de Tanger, mais par les plus hauts fonctionnaires du protectorat.

Un petit dossier des correspondances officielles françaises peut être avantageusement comparé à mon dossier national.

La lettre de sir Ernest Satow est la seule expression de satisfaction gouvernementale que je puisse citer, tandis que je possède une douzaine de lettres de remerciements émanant de Paris et contenant des appréciations élogieuses et des encouragements.

Mon rôle comme correspondant du Times m'a amené à participer à des discussions plus ou moins acerbes avec le gouvernement espagnol, mais cela n'a pas empêché les plus hauts personnages de m'exprimer en plusieurs occasions, par des lettres que j'apprécie parti-

culièrement, leurs remerciements pour les informations données et leur satisfaction pour le large et conciliant esprit avec lequel j'avais traité certaines questions diplomatiques, non seulement dans le Times, mais aussi autre part.

Dans une vie comme celle que j'ai vécue, il est fatal que l'on connaisse des moments de découragement et de dépression dus parfois à la fièvre, parfois aux événements. Pour moi ils ont été peu nombreux et très espacés et je me rappelle ces années passées au Maroc comme une époque de bon temps; et pourtant il y a des moments où un petit mot d'encouragement, quelques lignes pour me dire que mes efforts étaient appréciés dans la mère patrie, une autre lettre, comme celle de sir Ernest Satow, auraient été les bienvenus et m'auraient fait tant de bien. Et en toute conscience, je peux dire que les occasions de le faire n'auraient pas manqué.

J'ai possédé entièrement la confiance de nos représentants et j'étais lié avec eux tous par une très intime et très sincère amitié. J'ai eu maintes occasions de voir les ressorts cachés de leur diplomatie et je puis affirmer que le gouvernement britannique a eu la main heureuse en envoyant de tels ministres au Maroc. Quelques-uns quittèrent Tanger pour occuper des postes plus importants : sir Ernest Satow, sir Arthur Nicholson et le dernier, sir Gérard Lowther, les meilleurs et les plus bienveillants des hommes. L'un d'eux, peut-être le plus brillant de tous, le dernier ministre d'Angleterre au Maroc, sir Reginald Lister, repose ici pour toujours et sa mort fut une grande perte pour son pays et irréparable pour ses amis.
